

LE CRU D'AUXERRE – Extrait du Discours prononcé lors de la remise du Prix de la Paulée de Meursault, le 17 novembre 1958.

*En 1936, Pierre Rouget, frère de Marie Noël et poète lui aussi, obtint le Prix de la Paulée de Meursault. Ce prix consiste en la remise de 100 bouteilles du Grand Cru. Ces dernières furent conservées dans la cave familiale de la rue Milliaux où elles passèrent tout le temps de l'Occupation. La cave fut réquisitionnée comme abri en cas de bombardements. Voici ce qu'il advint, écrit et raconté par Marie Noël lorsqu'elle-même reçut le prestigieux Prix. La précision du trait, la verve bourguignonne et la générosité éclatent chez elle, parmi l'espièglerie qui ne l'a jamais quittée...*

« ... Messieurs, si vous le permettez, il convient qu'ici je me vante un peu, sans quoi vous pourriez regretter de m'avoir invitée, sans titres assez, au partage fastueux de vos vendanges !

A l'heure terrible de l'exode, quand les fuyards, sur les routes, étaient jetés par la panique à tous les aléas sinistres du désespoir, j'ai gardé au cœur d'Auxerre, j'ai gardé, dans une vieille maison, deux vieilles femmes et une vieille cave.

Ce jour-là, Messieurs, j'ai sauvé Meursault !... je veux dire les bouteilles glorieuses de la Paulée de 1936 — elles étaient encore toutes jeunes qui s'étaient réfugiées chez nous.

La cave du XVI<sup>ème</sup> siècle était un souterrain profond et vaste. Vingt-deux marches y descendaient sous des voûtes sûres.

Forteresse de la Défense passive — et Dieu sait qu'à plusieurs reprises, l'abri ne fut pas du luxe — elle avait livré sa clef à l'autorité militaire et tenait sa porte ouverte à tout venant jour et nuit.

Là, se dissimulaient, tremblantes, les bouteilles réfugiées dans un coin défendu à peine par une palissade vermoulue qu'un coup de poing eût réduite en miettes. Elles couraient comme nous les risques de l'heure.

Des risques... pour les bouteilles il y en avait de toutes sortes... sur la terre comme au ciel !

En haut de la cave, du porche à la cour, résonnaient sur le pavé, devant la porte béante, les lourdes bottes de l'occupant.

En bas, entre les alertes, pouvait descendre qui voulait et nous recevions là, parfois, à la male heure de la sirène, une société un peu... mêlée. D'aucuns qui n'avaient plus soif se seraient donné volontiers l'illusion d'avoir soif encore.

Un de nos voisins, casqué, veillait au bon ordre des assemblées. Et moi-même, assise près de mes bouteilles, je leur tenais bonne compagnie et les rassurais de mon mieux. Mais qu'avaient-elles à craindre ? Rien. Tout le monde était sage... trop sage.

Sous le vol lourd, lent, long — ah! si long ! des bombardiers qui peut-être portaient la mort en Allemagne ou qui peut-être, tout à l'heure, la lâcheraient sur nos têtes, nous nous tenions cois et serrés comme les poulets de la basse-cour quand l'épervier passe.

Enfin, un jour, un beau jour d'août, ce fut la Libération. Personne ne descendrait plus ! La cave retrouva sa clé, referma sa porte.

J'y fis un pèlerinage. Je visitai nos catacombes. Je n'y ramassai nul cadavre, n'y exhumai aucun martyr. Les bouteilles sacrées de Meursault et leurs compagnes de maquis avaient gagné la guerre !

Alors je sonnai la dernière alerte !

Alors, la voix de ma sirène fut, pour une fois, aussi persuasive que celle, réduite au silence, de la Hurleuse maudite. Tous les habitués de la cave l'entendirent. Ils redescendirent les vingt-deux marches. Ils trouvèrent la cave pavoisée, ornée, avec sa grande table fleurie.

Les bouteilles rescapées sortirent de leur cachette. On remplit les verres, on but : « A la Victoire ! A la Paix !! »

On remplit, on but encore. Arrosant de si hauts vœux, bouteilles ne sauraient être chiches. Et quand, à bout d'héroïsme, se sépara l'assemblée, si, dans les rues du voisinage, tel ou tel fut aperçu tenant de la place comme dix, un vent de gloire dans les voiles, Messieurs, j'en suis responsable devant Dieu et devant les hommes !... »